

de la France. On disait couramment qu'au bout de dix années l'Allemagne achèverait la conquête, s'adjugerait la Champagne, octroierait à l'Italie Nice et la Savoie, et nous installerait au rang de l'Espagne, proie futures d'un nouvel empire romain, nos colonies revenant de droit à l'Angleterre, Algérie comprise. Or, les choses se passèrent d'autre façon. D'abord le raisonnement de la Russie contraignit Bismarck au respect de l'équilibre européen, pour lequel nous étions un poids nécessaire. Plus tard, on se rappela les sept mois de guerre difficile, la dépense d'argent et de vies humaines, en 1870. Alors, à Berlin, l'on se déclara satisfait de la situation. Pour la perpétuer, la Triplice naquit.

Aujourd'hui, et M. Deschanel l'annonce dans un discours remarqué, la France possède une armée très puissante, la meilleure artillerie du monde, et un esprit nationaliste en ébullition plus ou moins factice, mais en ébullition. Le voisin de 1871 a grossi. S'adossant au mur mitoyen, il pourrait, tout de même, un jour ou l'autre, le faire s'écrouler dans les plates-bandes du Rhin, par mégarde, malgré son humble prudence. L'Allemagne est assise au faîte du mur, c'est vrai ; mais elle est assise sur un chardon qui a pour piquants plusieurs millions de baïonnettes, et qui prend racine dans le trésor le mieux muni en ressources immédiates. Elle se trouve mal à l'aise, et ignore comment partir. Faire la paix avec le voisin la tenterait. M. de Mouraview essaya de finir cette guerre muette qui dure depuis trente ans. Mais aux premières propositions de reconnaître à jamais perdu son vieux champ lorrain, le voisin grossi se déroba, malgré toutes les politesses de l'ami russe. Forcé fût à l'Allemagne de rester assise en plein chardon. Elle repose donc les pieds sur le tabouret de la Triplice, position qui soulage un peu la patiente. Mais elle a bien d'autres convoitises ; un commerce prospère à grands intérêts lointains, vers le Shan-Si, pour lesquels il faudrait que la boutique de Hambourg ruinât la boutique concurrente de Liverpool, et, en outre, une affaire de succession dont le résultat vaudrait d'autres richesses que celles incluses au petit champ lorrain. Voilà pourquoi l'Allemagne

aimerait bien se lever du chardon qu'elle sema, sans savoir, en 1871. D'autres occupations la réclament. C'est une personne bien gênée.

Le chroniqueur d'un journal berlinois, *Borsen Zeitung*, établissant naguère un parallèle entre les opinions belliqueuses exprimées par M. Deschanel à l'Académie, et celles que je soutiens ici, affirmait que sa patrie ne songeait nullement à de noirs desseins envers la nôtre. Je le crois aisément. Depuis quinze ou vingt années, elle eut pu nuire davantage et même entreprendre les voies de fait, spectacle auquel M. Crispien se fût frotté les mains avant que de faire la quête dans l'assistance. Mais elle a prévu que c'était l'intérêt de la seule Italie. Comme l'explique nettement le philosophe de la *Borsen Zeitung*, la sagesse pour la France et l'Allemagne serait de n'inquiéter en aucune manière, de favoriser même leur développement réciproque, sans essayer de conclure une alliance dont les termes prêtent à de fâcheuses discussions. Le pangermanisme et le panlatinisme peuvent très bien se parfaire côte à côte, des siècles durant, et ne pas s'incommoder.

Mais il y a le chardon.

A cause de ce maudit chardon, que sema très maladroitement Bismarck, l'avenir de deux grandes idées s'attarde à des manigances dignes de diplomates, indignes d'elles. Ah ! se lever du chardon ! Courir aux fruits du Shan-Si sans avoir à retourner la tête, atteindre cet Orient d'Eldorado où le Moscovite va récolter d'abord, à la barbe de Gambinus ! Quel rêve de richesse, de grandeur, de puissance ! . . . Mais il y a le chardon.

A cause de ce vile parasite, la ville de Hambourg va peut-être devoir, contre tous ses intérêts, venir en aide à la boutique concurrente de Liverpool, qui, victorieuse, ruinera certainement son associée ; puis enverra ses commis cueillir le fruit chinois, sur leurs bateaux innombrables, tandis que la flotille allemande essaiera d'attraper l'écorce. Ne parle-t-on pas de Quadruplice ?

MM. Drumont et Jaurès, Deschanel et Rochefort dénoncent en même temps le péril. Dans les ambassades, on croit que l'Angleterre déclarera l'ouverture des hostilités contre la France,